

## Courrier des lecteurs

La publication, dans les numéros 73 et 74, de témoignages sur la libération de Toul et du Toulois a provoqué la mise au jour de plusieurs textes, dont deux anonymes, susceptibles d'améliorer la connaissance des douloureux événements de la période 1939-45. En voici le détail:

**De Monsieur Jules DESPLANQUE,  
69, rue des Trois Ballots, 59560 COMMINES.  
*Dans la "Bataille de Toul"***

...Nous passons la première nuit près du pont et de l'entrepôt de Toul où nous subissons un bombardement assez sévère. Le lendemain, nous prenons position dans un des faubourgs de la ville, près d'un autre pont de chemin de fer. Le soir, on nous annonce que les Allemands avancent et que l'on va faire sauter ce pont; il nous faut donc ouvrir l'oeil. Dans le courant de la nuit, nous entendons ledit pont sauter et nous nous tenons prêts à toute éventualité.

Le lendemain matin, nous voyons des Allemands camouflés devant nous, dans des plantations de houblon, de l'autre côté de la Meuse (sic). Nous leur envoyons quelques rafales de fusil-mitrailleur mais tout reste calme. Cependant, le sous-lieutenant Chauvon, en se rendant auprès d'un de ses groupes, est blessé et mon camarade David prend le commandement de la section. Dans le courant de la matinée, un agent de transmission nous apporte un ordre de repli en indiquant, sommairement, l'emplacement du P.C. du capitaine et se sauve en oubliant de nous indiquer l'itinéraire de repli (qu'il ne connaissait peut-être pas). Nous décrochons donc, mais, en traversant un glacis, une rafale de "minen" et de balles s'abat sur nous et nous oblige à nous planquer.

Une balle vient se planter en terre, à quelques pouces de mon oreille et m'emplit la tête de bourdonnements, à tel point que je me demandais si j'étais blessé: heureusement il n'en était rien. Nous repartons, mais avant d'arriver à la crête, nouvelle rafale, mieux ajustée, qui frappe trois d'entre nous.

La section se regroupe tant bien que mal mais nous ne sommes plus que seize hommes dont quatre blessés. Les autres ont disparu et nous ne les avons plus revus. Que sont-ils devenus ? Après quelques recherches inutiles, nous repartons avec nos blessés : deux touchés aux bras repartent avec bien des difficultés, mais, nous portons les deux autres, qui sont le lieutenant Chauvon, blessé à la cuisse et qui ne peut donc faire un pas, et le soldat Lambert qui a une vilaine blessure au derrière d'où le sang coule constamment car nous ne pouvons faire un pansement adéquat. Les autres se chargent des armes et équipements que nous ne voulons pas laisser sur place. Heureusement, nous ne sommes plus loin du P.C. du capitaine où nous arrivons sans autre avatar. Là, également, il y a des morts et des blessés que l'on essaye de rapatrier vers l'arrière. Aussitôt arrivé, je retire une de mes bottes afin d'étancher le sang qui coule d'une petite blessure faite

à ma jambe gauche par une balle qui m'a éraflé sans gravité. Mais, aussitôt, le capitaine m'ordonne de faire la liaison avec la section Vautier qui se trouve en difficulté et dont il est sans nouvelle. Je pars avec un de mes hommes; mais au bout de cinq à six cents mètres, je suis arrêté par deux hommes d'un "corps franc" qui me demandent de charger sur leurs épaules un des leurs qui vient d'être tué. De plus, ils m'annoncent que la zone que nous devons traverser est dangereuse et que des agents de transmission y ont été tués en accomplissant leur mission.

En effet, j'aperçois, en contre-pente, un homme à demi-couché sur une civière, et à côté les brancardiers abattus en allant le rechercher, et l'on a eu grand peine pour les rechercher. A ce moment, et comme j'hésitais sur la marche à suivre, j'entends du bruit derrière moi. Je me cache avec mon sous-ordre, et vois arriver le reste de la section. Je me rends, aussitôt, auprès de mon camarade David auquel je rends compte de ce qui précède. Après nous être concertés, nous décidons de franchir cette zone dangereuse, soit une centaine de mètres, en bonds, homme par homme. David part le premier, je le suis aussitôt et le reste de la section arrive, derrière nous, sans encombre. Nous réussissons à établir la liaison avec la

compagnie et prenons position auprès d'elle.

Après une nuit sans incident sauf quelques tirs de temps à autre, nous nous replions à nouveau et allons prendre position près du fort du Thillot. Là, notre capitaine nous annonce que nous sommes en deuxième ligne, pour la première fois, car, jusqu'alors, nous étions en contact permanent avec l'ennemi, et que nous avons le 227<sup>ème</sup> R.I. devant nous. Mais la plupart des hommes de cette unité étaient ivres; aussi, à peine installés, nous recevons déjà des rafales de mitraillettes.

Les Allemands avaient dû passer sans trop de mal la première ligne et se trouvaient devant nous. Nous les recevons par un feu nourri et les empêchons de dépasser nos positions. Nous tenons, ainsi, jusqu'au lendemain matin et aussitôt le jour pointé, nous recevons un nouvel ordre de repli. Nous devons nous replier en tirailant car les Allemands, bien placés devant, apercevaient nos moindres mouvements.

Cette fois-ci, nous descendons jusqu'au village de Bicqueley, où, sur ordre, nous essayons de nous camoufler pour éviter d'être vus par l'aviation allemande qui, depuis le début de notre repli, n'a pas cessé de nous survoler. Notre section trouve un abri bien illusoire dans une grande grange, devant laquelle sont parqués quelques autobus parisiens ayant amené des renforts. Nous nous installons donc, du mieux que nous pouvons, mais le ventre vide et la gorge desséchée. Inspectant les environs par une porte entrouverte, je vois, de l'autre côté de la rue, une grande maison qui semble abandonnée et je décide d'aller y faire une incursion. Je commence par le poulailler d'où je laisse sortir quelques poules qui semblent, elles aussi, affamées, pour qu'elles puissent chercher leur pitance ailleurs. Je passe l'inspection des nids et y trouve trois oeufs que je m'empresse de gober, étant dans l'impossibilité de les rapporter à la section.

Je pénètre ensuite dans la maison qui a déjà été pillée et dont la porte était grande ouverte. Naturellement il n'y reste plus rien, sauf dans la cuisine, un beau morceau de lard à grâtons que j'emporte à tout hasard. Je continue ma tournée en descendant dans la cave qui, elle aussi, a déjà été visitée; il n'y reste plus qu'un tonneau de vin : je frappe dessus avec le poing et il me semble qu'il y reste encore du liquide et, comme le robinet est resté dessus, je remplis les trois bidons de deux litres que j'avais emportés pour ramener du liquide quel qu'il soit et retransverse la rue pour les rapporter aux copains. Je fais aussitôt une rafle de bidons et retourne à la maison pour les remplir. Malheureusement, il n'en reste plus que pour trois bidons et demi et c'est toujours autant. Je reviens donc dans notre grange avec mon précieux liquide mais à peine rentré, nous recevons un violent bombardement.

Depuis le début nous avons bien été bombardés mais jamais encore avec une telle intensité. Aussitôt le bombardement terminé, nous sortons prudemment de notre grange qui, heureusement, n'a pas été touchée et nous apercevons un paysage d'apocalypse : la maison d'en face, dont je venais de ressortir était complètement raplatie, les autobus parisiens transformés en tas de ferraille. Grâce leur fut rendue car, sans eux, notre grange aurait été criblée d'éclats d'obus et Dieu sait si nous en serions ressortis. Malheureusement, il y avait beaucoup de réfugiés dans ce village et les victimes furent nombreuses, surtout parmi les civils qui n'avaient pas pu trouver d'abris.

Enfin, le soir, nous recevons l'ordre de nous replier dans un bois à proximité du village et nous rejoignons ce qu'il reste encore de notre régiment qui avait été bien étrillé. Mais nous avons dû traverser, pour ce faire, un terrible barrage d'artillerie qui nous en défendait l'accès.

Mais qu'est-ce donc qu'un barrage d'artillerie? D'après le manuel du futur

gradé, édité avant la guerre par Charles Lavauzelle, c'est très simple (mais beaucoup moins en pratique) : il suffit, comme dit la chanson de Bourvil, "La tactique du gendarme", de bien observer. En principe(?), le barrage est réalisé par des salves successives, à des intervalles plus ou moins réguliers : chaque salve comportant pour chaque batterie (je ne me souviens plus combien de pièces constituent une batterie) de trois bordées successives dont la distance, qui est transmise au chef de batterie est déterminée par télémètre : la première plus longue pour stopper la progression de l'ennemi, la seconde plus proche pour lui interdire la retraite et le troisième au milieu des deux pour détruire l'ennemi. Vous voyez que c'est très simple sauf si l'on veut considérer que ce qui nous tombait "sur le râble" n'était pas des dragées mais bien de gros obus, qui, en éclatant, provoquaient des bruits terrifiants et projetaient autour de leurs points de chute un déluge de fer, de feu et de terre pulvérisée.

Voici donc à quoi nous étions confrontés et il n'y avait pas à hésiter plus longtemps car nous arrivaient, dans le dos, les automitrailleuses suivies de l'infanterie motorisée allemande qui depuis de nombreux jours nous harcelait. Alors Roger David prit, énergiquement, les choses en mains, car il avait une exceptionnelle vision des choses, et, avec un grand sang-froid que l'on peut appeler de la bravoure, il fit le serment de nous sortir de cette impasse sans trop de casse. Comme nous connaissions tous les qualités de notre chef, nous lui promîmes unanimement de respecter ses ordres et que nous attendions celui du départ. Chacun se concentra et, quant à moi, j'implorais mon Dieu pour qu'il me laisse la vie sauve, afin que je puisse revoir mes parents et ma fiancée qui m'attendait car, mon désir de l'épouser devenait de plus en plus vif. Je fus exaucé!

Tout à coup, j'entendis le cri de Roger : "En avant les gars" et, aussitôt,

nous nous lançons, tous à sa suite, en suivant à la lettre ses ordres et ses mouvements et il nous amena, comme il l'avait promis, de l'autre côté mais complètement vidés et abrutis au point que nous n'avons jamais su quels étaient les copains manquant à l'appel, alors que nous en avons vu plusieurs disparaître au fond du trou d'obus où ils s'étaient réfugiés entre deux bonds. Et dire qu'il y avait des malins qui prétendaient que deux obus tirés successivement ne tombaient jamais au même endroit : j'aurais bien voulu les y voir ! Quant à moi, je m'en sortais sans trop de bobos et je n'avais même pas sali le fond de mon "froc" comme l'avaient fait certains copains quasiment morts de "trouille". Et malgré cela ils avaient aussi foncé.

### La capture

Pendant ce mémorable mois de juin 1940, dont nous conservons de si tristes souvenirs, il nous semblait que même le ciel se retournait contre nous. En effet, en plus d'être harcelés continuellement par les hordes nazies, nous avons dû supporter, durant presque tout le temps de la bataille de Toul, une pluie persistante qu'il nous était impossible d'éviter car nous n'avions plus aucune toile de tente. De plus nous n'avions plus du tout de linge et d'uniformes de rechange, ce qui fit que nous étions trempés en permanence sans aucune possibilité de se sécher.

Le jour où la 51<sup>ème</sup> D.I. s'est rendue, toutes les unités la composant s'étaient repliées autour de leur P.C. Constituant l'arrière-garde de la division, notre compagnie s'est ainsi retrouvée, dans des bois auprès de Bicqueley, où toutes les autres compagnies s'étaient regroupées et, naturellement, les places pour nous reposer étaient rares. J'en recherchais une quand, soudain, j'entendis crier "Jules", c'était mon camarade Alphonse Clarisse qui, en tant que conducteur hippomobile, se trouvait auprès d'un chariot bâché faisant partie du "train régimentaire". J'accourus vers lui et, après de brèves effusions, il me dit : "Viens avec moi en-dessous de mon chariot, nous y serons à l'abri de la pluie. Je vais y chercher du linge et des vêtements secs de réserve et personne n'y verra rien". C'est ainsi que, grâce à Alphonse, j'ai pu me reposer, enfin tranquillement, après tant de jours et de nuits de marches et d'angoisses.

Le lendemain matin, nous fûmes rassemblés par compagnies et je fus donc à nouveau séparé d'Alphonse que je ne devais revoir qu'après la libération, à Comines. Nos officiers nous apprennent alors qu'une convention venait d'être signée entre notre Général Dubuisson et le général allemand Andres : il nous fallait donc déposer les armes.

Le 25 Juin, nous partons sans armes, officiers en tête, dans la direction

de Toul, où, après avoir passé en bon ordre, malgré notre extrême fatigue, devant les autorités allemandes pendant qu'une unité d'élite de la Wehrmacht que nous avions combattue, nous rendait les honneurs en nous présentant les armes. C'est ainsi que le commandement de la 51<sup>ème</sup> D.I. nous remit aux mains de ces troupes allemandes dont les soldats allaient devenir nos gardiens.

Ce 25 Juin 1940, nous partons donc pour une destination inconnue, à bout de forces car le ravitaillement nous avait manqué à maintes reprises, les fameuses roulantes "à moteur à crottins", avaient disparu depuis le début du "repli" et, de plus, nous n'avions que très peu dormi depuis le départ de notre "marche funèbre". Alors nos officiers, qui sont pris à part, prennent congé de nous, nous encouragent en nous affirmant que nous ne serons gardés que quelques jours, une entente ayant été réalisée entre les deux commandements pour nous faire démobiliser sous peu et "nous renvoyer dans nos foyers" car ayant combattu jusqu'à la dernière minute, nous étions des prisonniers d'honneur!

Et nous les avons crus ! Il est vrai qu'eux, comme nous, connaissions bien mal les Allemands et leurs fausses promesses... Ces derniers étaient en effet persuadés qu'en propageant ces mensonges, les risques d'évasion seraient limités et ils étaient dans le vrai.

### Témoignage n°2 : Dans Toul libéré !

Comme par un heureux effet de la justice, Toul, l'agglomération la plus éprouvée du département de Meurthe-et-Moselle en 1940, a été la première cité lorraine libérée de l'oppression. Voilà bien un réconfort mérité pour ceux dont

les plaies sont restées ouvertes en présence de l'instrument qui les avait pratiquées.

C'est dans un enfer de feu, entretenu par l'explosion de nombreux ouvrages militaires et ouvrages d'art, qui

sont serrés sur la surface restreinte de la ville et de ses abords, que les noms de Bar-le-Duc, Ligny, Void etc... allaient de bouche en bouche. Il était facile, à un observateur perspicace posté sur la RN4, de suivre les étapes de l'avance des forces

alliées : il lui suffisait de relever les lettres d'immatriculation des voitures, réquisitionnées hâtivement par les Allemands, au fur et à mesure de leur repli. A vrai dire, nos concitoyens, poussés sur les routes en 1940, n'ont pas, sous la menace des sauvageries que commettaient les "Boches", eu tout le coeur à apprécier une retraite qui était la plus belle revanche qu'ils pouvaient souhaiter. Tandis qu'à Toul, les personnalités étaient prises comme otages et que le souvenir des atrocités de Boucq et de Trondes était encore cuisant, déjà parvenaient les échos de nouveaux actes de barbarie : Martincourt, Vilcey-sur-Trey étaient anéantis par les incendiaires; le maire de Mamey, et le corps municipal qu'il présidait, étaient fusillés, puis les noms de Blénod-lès-Toul, Villey-le-Sec et d'autres s'ajoutèrent par la suite.

Le signe qui devait marquer la libération, l'écrasement du pont de

Dommartin après le passage du dernier occupant, se produisit dans la nuit du 1er au 2 septembre.

La journée qui suivit fut celle de l'arrivée des éléments avancés du 18ème corps d'armée américain. Elle donna lieu à l'explosion de joie, peut-être jamais aussi complète dans une ville de Lorraine qui ne s'est jamais distinguée par le tempérament échauffé de ses habitants, et, qui plus est, possède un passé historique lui valant le calme des vieilles troupes. L'après-midi toutefois, un frisson d'anxiété passa dans le dos de beaucoup. Des éclaireurs allemands tentaient de repasser la Moselle et de s'infiltrer dans la ville.

Là, il convient que j'évoque l'action généreuse des Forces Françaises de l'Intérieur qui, sorties depuis le lever du jour, se trouvèrent seules face à

l'entreprise ennemie, les premières voitures américaines s'étant retirées, leur mission remplie et les unités auxquelles elles appartenaient ne devaient atteindre Toul que vers dix-neuf heures. Dans leurs rangs, six morts furent relevés, auxquels s'ajouta une septième victime touchée accidentellement.

Ceux qui se sont recueillis devant ces corps, déposés à la morgue de l'hôpital, garderont longtemps en eux ce regard figé et incisif, regard de morts confiés aux soins des soeurs, alors que déjà leurs paupières étaient gagnées par la paralysie des cadavres. J'aurais souhaité que l'on amenât devant eux les plus notoires des Français indignés. Ils auraient entendu une sentence terrible et s'ils n'ont pas perdu toutes les qualités de leur conscience, ils auraient emporté un remords implacable.

### Témoignage n°3 : *A l'hôpital Saint-Charles*

L'hospice Saint-Charles de Toul, établissement vétuste, peu salubre et trop étiqué, abritait, le 2 septembre 1944, 370 âmes, lorsqu'il fut lâchement bombardé par les Allemands dans la nuit qui suivit la libération de Toul. Très gravement endommagé dans ses oeuvres vives, l'hôpital n'eut cependant à déplorer que peu de victimes: quelques soeurs, quelques vieillards blessés, ensevelis sous les décombres d'où ils avaient été rapidement extraits par les équipes d'urgence aussitôt sur les lieux, ont succombé des suites de leurs blessures.

Par un miracle joué, les orphelins dont le bâtiment fut pulvérisé, ont échappé, tous, au sinistre. Aussitôt après le bombardement, malades, blessés FFI et blessés civils, enfants, vieillards ont été mis provisoirement à l'abri dans les caves voûtées de l'hôpital et dans les casemates avoisinantes. Les blessés de la

ville, heureusement rares, ont reçu les premiers soins. Tous les bâtiments de l'hôpital, privés de fenêtres et, plus ou moins, de toiture et de cloisons étaient inutilisables.

Dès le dimanche matin, Messieurs le sous-préfet et le président du Comité de Libération ont pris des dispositions pour évacuer l'hôpital et l'abriter, au moins provisoirement, à l'hôpital militaire Gama, abandonné par les Allemands. Le soir même, tous les blessés et malades, ainsi que la partie hospice et le personnel étaient installés à Gama, couchés dans des lits et pouvaient y recevoir le repas du soir. Dès l'après-midi, les salles d'opérations de Gama fonctionnaient et permettaient de soigner les blessés FFI et civils qui affluaient à Toul.

Pendant un mois, il a été possible, grâce à ce rapide transfert, de poursuivre

les soins de tous les blessés et malades dans d'excellentes conditions techniques, et avec un maximum de confort dans les circonstances traversées. Il y eut 319 blessés admis en trente jours, dont 142 victimes civiles et 69 FFI.

Au total, sans compter la section hospice, 3850 journées d'hospitalisation ont été comptées. Un nombre important de petits blessés ont, depuis, été soignés mais n'ont pas nécessité l'hospitalisation. Depuis quelques jours, l'armée américaine, ayant un besoin urgent d'hôpitaux pour ses blessés, nous avons dû réintégrer les ruines de l'hôpital Saint-Charles, dont les bâtiments utilisables, grâce à la meilleure volonté de tous, ont pu être rendus habitables dans un délai record. Un nouveau déménagement de tout l'hôpital avec ses blessés et malades, son personnel et son matériel au complet a dû être effectué très rapidement.